

LA PETITE BÊTE QUI MONTE... QUI MONTE... QUI MONTE

Catherine-Juliet DELPY
Psychopédagogue, psychothérapeute
Tel : 061/341 35 32
014/805 38 64

C'est une promenade faite de mots, de regards, de sensorialité, de sensualité, d'érotisme, de caresses, de parfums et de chatouilles... C'est une mise en scène de la langue... C'est banal mais c'est essentiel. C'est la répétition d'une comptine, d'un jeu de doigt, d'une enfantine, d'une éveilleuse ; le contraire d'une berceuse qui ferme les paupières, une éveilleuse, elle, ouvre grands les yeux, éveille, émerveille, une éveilleuse, merveille de mots et de vie, une merveilleuse promenade toujours sur le même chemin de la vie, comme, répété mais toujours risqué. Cette petite bête qui monte épelle, à la manière d'un imagier, raconte l'énigme qui l'anime, le plaisir qui l'envahit.

C'est grâce au rythme que le bébé découvre le monde et s'arrime à la vie : le battement au rythme binaire du cœur de sa mère, puis le sien, les premières interactions vocales entre la mère et son bébé puis au rythme plus expressif qui comprend à la fois des éléments de répétition et une part d'irrégularité, d'improvisation conjointe. La petite bête qui monte... qui monte... qui monte... guili guili guili... Le rythme des dialogues devient ni tout à fait prévisible, ni tout à fait aléatoire, et c'est ce qui fait son charme. Le bébé est ainsi ravi par cette dynamique : Tension/détente, présence/absence, très vite et tout doucement.

Ce rythme de la petite bête qui monte, qui monte... va trouver un écho intime chez le bébé, chez l'enfant, c'est de l'attente joyeuse. C'est cette enveloppe sonore et rythmique qui va porter l'enfant vers la parole : il sera séduit, en quête d'un souvenir, d'une émotion, d'un vécu sensoriel comme le goût d'une saveur passée.

Cette petite bête qui monte, qui monte, investit la peau, l'effleure, la caresse, la masse mais aussi la parole, la chante, la murmure et donne ainsi au bébé, à l'enfant, les clefs du rire, de l'attente, de la crainte et de la surprise.

Ces comptines, ces jeux de doigts jouent sur le corps du bébé, de l'enfant et l'aident à définir les limites, à poser des frontières entre soi et l'autre, à se découvrir lui, différencié, séparé.

Mais c'est aussi retrouver « le règne de l'antécédent » disait Bachelard, la madeleine de Proust, le temps passé, ce temps perdu, qui ne sera jamais retrouvé. Ce temps d'une intimité si forte, le temps de la première amoureuse, la première séductrice.

Cette grande et première aventure va nous faire retrouver cette mémoire corporelle qui jamais ne s'efface, ces rythmes premiers qui toujours nous accompagnent.

Pourtant dans des jeux de mains, ces caresses, ces douces chansonnettes, il y a quelque chose qui lui échappe, qui lui déborde, qu'il ne contient pas, un je ne sais quoi.

La petite bête qui monte, monte, monte mais juste assez car elle va s'arrêter, et ne pas chatouiller trop fort, au risque de le faire pleurer plus que de ne le faire rire. Car jouer avec un bébé c'est le stimuler, l'aider à découvrir ses sens mais c'est aussi ne pas oublier l'excitation que ça lui procure. C'est l'aider à découvrir avec son propre corps et le monde qui l'entoure ce qu'il est lui, ce que ça lui fait à lui, sa manière d'être au monde avec « ces petits rien qui nous construisent ».

J'ai coutume de dire que l'éveil sensoriel est le premier éveil culturel.

Alors ce titre est là pour nous rappeler que ce qui nous fonde s'enracine dans l'animal, dans l'archaïque, le non encore verbe, ce qui nous a fait découvrir nos premières émotions, nos premiers émois. Grâce à la musique de la langue, les sonorités de ses mots, sa mélodie, son rythme, mais surtout la voix de celui ou de celle qui la parle, qui s'adresse à vous, qui entre en relation avec vous, et qui peut vous envelopper, vous caresser, vous saisir, vous posséder et donc ainsi vous ravir... pour mieux un jour se séparer.

Je vous propose de vous emmener faire une petite promenade apéritive en empruntant le chemin des écoliers, celui qui sent la noisette. Car le jeu est comme une promenade de culture en culture, de langage en langage, de langue en parole, de découverte en découverte, une pure perte peut-être pour jouir du temps perdu.

Je vous emmène, si vous le voulez bien, jouer avec vos souvenirs d'enfance, avec nos souvenirs d'enfance, du tout petit bébé qui commence de babiller, qui joue avec sa voix, « au coucou me voilà », pour s'installer autour de la table et jouer à la dinette, et vous raconter des histoires.

Le jeu avec son rythme, avec ses aller-retour, entre le dedans et le dehors, entre le réel et l'imaginaire, l'intersubjectivité, un espace intermédiaire, un espace de l'entre-deux, ce qui nous fait nous sentir vivant.

Car le bébé va se construire, va choisir d'appartenir à sa culture en fonction de son tempérament et de son environnement. Il va donc devoir choisir, mais choisir c'est perdre. Choisir, ce n'est pas simple, c'est renoncer à un certain confort, c'est assumer une certaine différence, c'est risquer, c'est perdre, mais c'est aussi grandir... grandir pour ne plus être dans le tout, accepter le manque, l'écart, la parole.

C'est le jeu du qui perd gagne. Pour entrer dans le monde de la langue, pour adhérer à sa langue maternelle, sa langue d'origine, le bébé doit perdre certains sons, mais c'est à ce prix-là de la différence qu'il sera un être humain inscrit dans une culture donnée, « un être de sa culture ». Car la langue, comme la nourriture, représentent deux éléments majeurs de toute culture. Le bébé se console par le jeu. Jouer c'est avoir accès à la fête du plaisir, le fonctionnement du plaisir comme réparation de la séparation. Car le langage ne parle que de séparation, s'enracine dans la perte.

Cet allaitement culturel va ainsi faire passer le bébé du goût du lait au goût de mots. C'est par l'intermédiaire de cette aire transitionnelle si chère à Winnicott, que la rêverie créative lui permettra d'avoir prise sur la réalité de faire des rencontres culturelles. A travers les belles paroles et les belles histoires des berceuses, des livres et des contes, des enfantines, des comptines, des jeux de nourrice comme on dit, enveloppé de sonorités odorantes et caressantes, le bébé choisira peu à peu les couleurs, les parfums, les accents et les saveurs de sa tendresse.

Grâce à l'imaginaire... L'imaginaire, cette instance mise en scène par l'être humain dès qu'il est confronté à la séparation, à la solitude. Le tout-petit est porté, soigné, parlé par sa mère ou la personne qui occupe cette place-là.

Il est imprégné de ses gestes, de sa voix, de son parfum. Elle laisse des empreintes de ce qu'elle est, de ce qui la construit, de son imaginaire à elle, de son désir à elle.

C'est bien parce qu'elle va lui donner autre chose que du lait, qu'elle va parler ses émotions, des ses émotions, qu'il pourra un jour penser les siennes, ses émotions à lui le bébé, penser en termes d'altérité, sans pour autant les ressentir comme étrangères. Lui parler, c'est lui dire qu'il y a autre chose, qu'il n'est pas tout pour elle, lui dire qu'il y a un ailleurs.

Si, en écoutant de la musique, sa mère lui dit : « hum, c'est beau ça » et qu'elle se met à danser ou qu'il la surprend à rêver, alors il a véritablement entendu cette musique. Pour entendre, il faut qu'il y ait eu émoi et sensation en même temps. Et l'émoi n'a de sens que dans une relation à une personne déjà connue, qui exprime ce qu'elle ressent à un autre dans un jeu d'émotions.

Cette parole sépare mais en même temps fait lien entre elle et lui. C'est ainsi que pendant le temps de l'absence de sa mère, l'enfant va jouer, à faire revenir, au creux de lui, par son imaginaire, son objet d'amour disparu et va découvrir ses propres possibilités de retrouvailles.

Regarder sa main dans la lumière, jouer avec sa voix. Nourri d'imaginaire, il va pouvoir « se sentir existable sans se sentir abandonné ». Une mélodie aux accents d'une langue connue, un spectacle mêlé au quotidien, une musique d'ailleurs flotte, s'envole plus loin et revient pour tracer, le temps d'une fugitive rencontre, les contours de ce monde, intérieur indicible. Un temps de rêve et de poésie qui donne goût à la vie.

Tels des petits poucets, semer des petits cailloux bleus ou des graines d'étoiles. Bien malin qui dira si ça poussera.

Le babillage, c'est un jeu de langue, un jeu de langue, la... la... la. Dans son berceau, quand il s'éveille, le bébé, commence par reconstituer après le sommeil, le lien vocal avec sa mère qui entend son enfant et sait interpréter son babil. Tous deux jouent avec la langue.

Le jeu c'est aussi trouver les mots pour tisser un fil entre le bébé et les étoiles, un fil sur lequel il pourrait danser, gazouiller, dormir, un fil qui l'aide à apprivoiser le lointain, l'étranger, l'infiniment autre.

Même si l'enfant ne parle pas, les mots sont là, enfouis, comme les étoiles dans le ciel en plein jour. On ne les voit pas mais elles sont là.

Ils sont là aussi tous les mots d'amour, cacophonie de tous les jours. Lui il se tait, il engrange, il mélange et il range, pour ensuite faire le lien entre l'étranger et le familier, le proche et le lointain. Et c'est là qu'il faut l'aider à être avec d'autres, d'autres que nous, les pairs mais aussi les pères, les mères, les garçons et les filles.

L'important est donc de les accompagner, d'être charnellement présents. De là naîtra l'accordage de la relation à l'autre, aux autres, et de l'autre à soi.

Tous les jeux sont donc contes qui racontent des histoires.

« Le coucou me voilà », c'est sans doute le mot magique qui rend un enfant de bonne humeur. On joue avec l'absence et la présence, et donc on domine la peur de perdre.

Cela peut durer des heures avec éclats de rire garantis. Jouer à ça avec lui, c'est lui signifier qu'on peut être présent même si on est absent. C'est une façon de se faire à l'idée de la séparation.

Je revois ma petite fille de deux ans, attendre le moment où je ferme les volets et où en étant à l'extérieur de la maison, je lui fais coucou à la fenêtre. Elle attendait sur son fauteuil, en me suivant des yeux et se préparant à éclater de rire en me voyant lui faire signe à l'autre fenêtre.

Comprendre ainsi que quelque chose, que quelqu'un existe même s'il est caché, même si on ne le voit pas.

En Afrique, pour dire l'éveil culturel, ces petits rien qui nous construisent, le terme adéquat serait humanisation, terme emprunté à certaines langues comme le bambara, le soninké ou le wolof. Il désigne le processus d'agrégation du bébé à la communauté humaine dans laquelle il naît et constitue la première étape de sa socialisation, de son « enculturation ». Les pratiques de maternage, les pratiques éducatives, les jeux de tout sorte, sont donc reliés de manière significative à l'image du monde de la société qui les propose. Ils sont l'expression d'un système de valeurs sociales et morales. Ce sont ces processus et ce croisement de regards qui fabriquent le berceau culturel de l'enfant. Les bébés sont ainsi tissés et métissés de nos représentations, mais seuls leurs parents les

habillent de leur histoire culturelle singulière, tissage singulier de liens pluriels, avec les particularités langagières et métaphoriques de leur langue.

Chaque langue, en effet, transmet une vision du monde bien particulière, et c'est dans cette langue, dans cet univers, que le bébé sera bercé, ancré dans sa culture et ouvert au monde qui l'entoure. La langue sera pour lui un merveilleux outil pour penser, représenter, se représenter l'absence, et lui dévoilera le langage d'évocation. Le plaisir d'écouter, d'imaginer ce qu'on lui raconte, va le nourrir et alimenter ses compétences de création, élargir son monde de possibles, jouer avec sa langue, avec la langue, lui permettra de découvrir la musique de cette langue, sa mélodie et son harmonie. C'est une musique d'ambiance qui le sécurise. Chaque langue ouvre ainsi la porte d'un imaginaire, un jardin secret où il fait bon jouer à faire semblant, ou il fait bon se promener.

Certains disent qu'on suce les contes avec le lait de sa mère, c'est comme ça que la parole vient au bébé. Geneviève Calome-Griaule parle de l'association entre parole et nourriture en racontant que, chez les Dogons, la parole des contes est emmagasinée dans le pancréas qui, à cause de sa couleur blanchâtre, est considéré comme le réceptacle du lait maternel que chacun a bu dans son enfance. Après la circoncision, les garçons suivent leur père dans la brousse et, pendant ce temps-là, les filles construisent leur apprentissage avec leur mère qui leur raconte des contes tout en leur apprenant à faire la cuisine. Là aussi la parole est liée à la nourriture. Nourritures d'enfance, pleines de différences, de ressemblances, de souvenirs partagés. Quoi de plus culturel que la cuisine baignée, macérée, tartinée d'imaginaire. Du goût au parfum de la saveur, du babillage au jeu de langue, des comptines aux contes, des jeux de doigts au tour de main. Du babillage au jeu de langue, des jeux de doigts au tour de main.... Tour de main.

Pétrir avec toutes les nuances c'était pour moi comme un jeu de doigt qu'il s'agisse de la pâte Brisée ou de la pâte levée, qu'il fallait jeter sur la table, malaxer avec violence pour obtenir le résultat idéal ou de la pâte des merveilles qui n'était jamais assez fine « Tu étires, tires, tu tires, tu étires » disait ma grand-mère « fin, fin, très fin, fine, fine très fine » et ses mains donnaient la position et la délicatesse du juste. « Et si ça se troue ? » « Tu refermes en pinçant, comme ça » répondait-elle et elle faisait le geste du pouce et de l'index.

Et comment ne pas « louper la crème anglaise ». « Là attention tu gardes une main sur la queue de la casserole, de l'autre tu tournes » « Vite ou doucement ? » « Ça n'a pas d'importance. Tu tournes et surtout tu regardes bien la surface et la petite mousse au dessus. Dès qu'elle a tendance à disparaître, tu ôtes du feu. Tu regardes si ta crème est assez épaisse. Sinon tu remets au feu. Comme ça. Et n'attends pas que la mousse ait complètement disparu. »

Là aussi la parole est liée à la nourriture. Des mots aux mets, des mets aux mots, des rêves et des jeux.

Rêves et jeux, la dînette.

Je savais bien tout en matière de cuisine, j'avais tant envie d'essayer à chaque fois qu'un de mes jeux préférés était la dînette.

Avec mes copines, on dessinait à la craie sur le trottoir le contour d'une cuisine. On plaçait la table, le placard, l'évier et surtout le gaz et le feu intouchable. Les boutons, la porte du four, rien ne manquait, même pas les allumettes, récupérées, noircies, mais qu'importe. Chacune installait les pièces de son mariage : un faitout, une louche, des assiettes auxquelles nous ajoutions des écorces, des feuilles, des herbes, des cailloux même.

Et nous nous penchions vers le gaz, nous réglions la flamme en inclinant la tête, en disant « ça brûle ! », « c'est cuit ! ». Puis nous tournions un mélange d'eau et de terre, d'eau et d'herbes hachées, de fruits sauvages égrenés, dans nos plats. Nous utilisions les fruits de l'iris, les rondelles de papier découpées au triangle pour faire des parts de tarte, des pétales de fleur, la terre fine du ruisseau, les vrilles de la vigne comme des nouilles avec un brin de râpé d'écorce émietlée.

En faisant semblant pour de faux, je mimais malgré tout les bruits avec la bouche, du « pouf....pouf » des purées où la bulle d'air éclatait à très longs intervalles au « pch... pch... » du poisson dans l'huile bouillante. Je reniflais abondamment pour bien montrer que ça sentait bon. Quand la copine installée de l'autre côté du trottoir m'invitait à manger chez elle, je ne manquais pas de m'extasier sur ses préparations, les bonnes odeurs de sa cuisine. On faisait « miam, miam » en disant « c'est délicieux ! » « vous me donnerez la recette » ; on buvait le petit doigt en l'air, tandis que la maîtresse de maison servait, s'agitait autour des invités, attendant les compliments.

Quand je jouais à la marchande, j'imitais la cliente un peu pénible du genre « ça sera tendre au moins ? » « et vos haricots, ils sont pas pleins de fils ? » et l'autre disait « allez je vous fais bon poids » et affirmait la main sur le cœur « mais non, c'est tendre comme de l'eau ».

Voilà pourquoi j'aime bien la cuisine, j'aime bien être dans la cuisine. J'ai pourtant d'autres pièces mais c'est là que j'aime travailler. Je lis. Je suis bien, les pêches posées sur une clayette, le basilic embaumant sur la fenêtre, sous le regard de mes grands-mères mortes depuis si longtemps. J'ai pris leur place en quelque sorte maintenant et je rejoues à la dînette avec ma petite fille ou je lui raconte cette histoire de doudou, qui me semble bien reprendre et poser ce qu'est un objet transitionnel, ce jeu d'aller-retour si sécurisant, si sensoriellement culturel, le doudou de Tiloulou¹...

¹ Le doudou de Tiloulou